L'HOMME
AUX
QUARANTE
E'CUS.

L'HOMME
AUX
QUARANTE
E'CUS.







1768.





L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

UN vieillard, qui *toujours plaint le préſent & vante le paſſé*, me diſait : Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous Henri IV. Pourquoi ? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées ; c'eſt que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres ? — De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie, a embraſſé les métiers de brodeur, de ciſeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoie, de Procureur ou de Théologien. C'eſt que la révocation de l'Edit de Nantes a laiſſé un

très-grand vide dans le Royaume; que les Religieuſes & les Mendians ſe ſont multipliés, & qu'enfin chacun a fui, autant qu'il a pu, le travail pénible de la culture, pour laquelle Dieu nous a fait naître, & que nous avons rendue ignominieuſe, tant nous ſommes inſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article, & cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante, venue de l'Amérique: le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de Henri IV, aux épiceries près, dont la conſommation était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger; parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, aux cous, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y en avait chez toutes les Dames de la Cour de Henri IV, en comptant la Reine. Il a fallu payer preſque

toutes ces ſuperfluités argent comptant.

Obſervez ſur-tout que nous payons plus de quinze millions de rente ſur l'Hôtel de ville aux étrangers; & que Henri IV à ſon avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout ſur cet hôtel imaginaire, en rembourſa ſagement une partie pour délivrer l'état de ce fardeau.

Conſidérez que nos guerres civiles avaient fait verſer en France les tréſors du Mexique, lorſque Dom Phelippo *el diſcreto* voulait acheter la France, & que depuis ce temps-là les guerres étrangères nous ont débarraſſé de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les cauſes de notre pauvreté. Nous la cachons ſous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes; nous ſommes pauvres avec goût. Il y a des Financiers, des Entrepreneurs, des Négocians très-riches; leurs enfans, leurs gendres ſont très-riches: en général la Nation ne l'eſt pas.

Le raiſonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit ſur moi une impreſſion profonde; car le Curé de ma Paroiſſe qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enſeigné un peu de géométrie & d'hiſtoire, & je commence à réfléchir, ce qui eſt très-rare dans ma pro-

vince Je ne sais s'il avait raison en tout : mais étant fort pauvre, je n'eus pas grande peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons (*).

(*) Madame de Maintenon, qui en tout genre était une femme fort étendue, excepté dans celui sur lequel elle consultait le trigaud & processif Abbé Gobolin son Confesseur ; Madame de Maintenon, dis-je, dans une de ses lettres, fait le compte du ménage de son frère & de sa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à payer le loyer d'une maison agréable ; leurs domestiques étaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux Cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de Maintenon évalue le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les spectacles, les fantaisies, les magnificences de Monsieur & de Madame.

Il faudrait à présent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût fallu que six mille du temps de Henri IV. Cet exemple prouve assez que le vieux bon homme ne radote pas absolument.



DISGRACE DE L'HOMME

AUX

QUARANTE ÉCUS.

JE ſuis bien aiſe d'apprendre à l'*Univers* que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs Edits de quelques perſonnes qui, ſe trouvant de loiſir, gouvernent l'Etat au coin de leur feu. Le préambule de ces Edits était que la puiſſance *légiſlatrice & exécutrice eſt née de droit divin copropriétaire de ma terre ;* & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'eſtomac de la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit faire un grand ſigne de croix. Que ſerait-ce, ſi cette puiſſance qui préſide à *l'ordre eſſentiel des ſociétés*, avait ma terre en entier? l'un eſt encore plus divin que l'autre.

Monſieur le Contrôleur-Général ſait que je ne payais en tout que douze livres ; que c'était un fardeau très-peſant pour moi, & que j'y

aurais ſuccombé, ſi Dieu ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'oſier qui m'aidaient à ſupporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au Roi vingt écus ?

Les nouveaux Miniſtres diſaient encore dans leur préambule, qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre juſqu'à la pluie ; & que par conſéquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs Huiſſiers vint chez moi dans la dernière guerre : il mè demanda pour ma quote part trois ſeptiers de blé, & un ſac de féves, le tout valant vingt écus, pour ſoutenir la guerre qu'on faiſait, & dont je n'ai jamais ſu la raiſon, ayant ſeulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni blé, ni féves, ni argent, la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit traîner en priſon ; & on fit la guerre comme on put.

En ſortant de mon cachot, n'ayant que la peau ſur les os, je rencontrai un homme jouſſlu & vermeil dans un carroſſe à ſix che-

vaux ; il avait six laquais, & donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son Maître d'hôtel, aussi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, & lui en volait par an vingt mille. Sa Maîtresse lui coûtait quarante mille écus en six mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi ; il m'avoua pour me consoler qu'il jouissait de quatre cens mille livres de rentes : vous en payez donc deux cens mille à l'Etat, lui dis-je, pour soutenir la guerre avantageuse que nous avons : car moi qui n'ai juste que mes cent vingt livres, il faut que j'en paye la moitié.

Moi ! dit-il, que je contribue aux besoins de l'Etat ! Vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadix & à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre ; tout mon bien est en contrats, en billets sur la place ; je ne dois rien à l'Etat ; c'est à vous de donner la moitié de votre subsistance, vous, qui êtes un Seigneur terrien. Ne voyez-vous pas que si le Ministre des Finances exigeait de moi quelques secours pour la Patrie, il ferait un imbécille qui ne saurait pas calculer ; car tout

vient de la terre : l'argent & les billets ne ſont que des gages d'échanges, au lieu de mettre ſur une carte au Pharaon cent ſeptiers de blé, cent bœufs, mille moutons, & deux cens ſacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui repréſentent ces denrées dégoûtantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* ſur ces denrées, on venait encore me demander de l'argent ; ne voyez-vous pas que ce ſerait un double emploi, que ce ſerait demander deux fois la même choſe ? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de votre blé, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine : il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait ſur des terres déjà taxées : ce que mon oncle achetait dix ſous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous frais faits, il eſt revenu avec huit millions.

Vous ſentez bien qu'il ſerait d'une horrible injuſtice de lui redemander quelques oboles ſur les dix ſous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buenos-Aires, à Lima, à Su-

rate, ou à Pondicheri, prêtaient seulement à l'Etat chacun deux cens mille francs dans les besoins urgens de la Patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouissez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus, servez bien la Patrie, & venez quelquefois dîner avec ma livrée.

Ce discours plausible me fit beaucoup réfléchir, & ne me consola guères.

ENTRETIEN
AVEC
UN GÉOMETRE.

IL arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre, & qu'on n'est pas persuadé. On est atterré sans pouvoir être convaincu. On sent dans le fond de son ame un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un Géomètre vous démontre qu'entre un cercle & une tangente, vous pouvez faire passer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez fai-

re paſſer une droite. Vos yeux, votre raiſon vous diſent le contraire. Le Géomètre vous répond gravement que c'eſt-là un infini du ſecond ordre. Vous vous taiſez, & vous vous en retournez tout ſtupéfait, ſans avoir aucune idée nette, ſans rien comprendre & ſans rien répliquer.

Vous conſultez un Géomètre de meilleure foi qui vous explique le myſtère. Nous ſuppoſons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur ſans largeur; il eſt impoſſible phyſiquement parlant, qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peuvent paſſer entre deux lignes réelles qui ſe touchent; ce ne ſont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales; & la véritable géométrie eſt l'art de meſurer les choſes exiſtantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce ſage Mathématicien; & je me mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie juſques dans la ſcience qu'on appelle la haute ſcience.

Mon Géomètre était un Citoyen philoſophe qui avait daigné quelquefois cauſer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis, Monſieur,

vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris ſur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le miniſtère a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers ſelon leurs différens âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous ſauver enfin de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier à l'eau, & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong, porter deux ſeaux d'eau peſant enſemble trente livres, à un quatrième étage auprès d'un privé. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

Le Géomètre.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, & je veux bien adopter ce calcul très-probable (*), en attendant qu'on le vérifie: ce qui ſerait très-aiſé, & qu'on n'a pas encore

(*) Cela eſt prouvé par les Mémoires des Intendans faits à la fin du dix-ſeptième ſiècle, combinés avec le dénombrement par feux compoſé en 1753, par ordre de M. le Comte d'Argenſon, & ſur-tout avec l'ouvrage très-exact de M. Mezence fait ſous les yeux de Monſieur l'Intendant de la Michaudière, l'un des hommes les plus éclairés.

fait, *parce qu'on ne s'avise jamais de tout.*

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens?

Le Géomètre.

Cent trente millions, dont presque la moitié est en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, sables, terres stériles, Couvens inutiles, jardins de plaisance plus agréables qu'utiles, terreins incultes, mauvais terreins mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à soixante & quinze millions d'arpens quarrés; mais comptons-en quatre vingt millions. On ne saurait trop faire pour sa Patrie.

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte l'un dans l'autre année commune, en blé, en semence de toutes espèces, vins, étangs, bois, métaux, bestiaux, fruits, laines, soies, lait, huiles, tous frais faits, sans compter l'impôt?

Le Géomètre.

Mais, s'ils produisent chacun vingt-cinq

livres, c'eſt beaucoup; cependant, mettons trente livres pour ne pas décourager nos Concitoyens. Il y a des arpens qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cens livres; il y en a qui produiſent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois & trois cens, eſt trente; car vous voyez bien que trois eſt à trente, comme trente eſt à trois cens. Il eſt vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres & très-peu à trois cens livres, notre compte ne s'y trouverait pas: mais encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien! Monſieur, combien les quatre vingt millions d'arpens donneront-ils de revenus eſtimés en argent?

Le Géomètre.

Le compte eſt tout fait: cela produit par an deux milliards quatre cens millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai lu que Salomon poſſédait lui ſeul vingt-cinq milliards d'argent comptant; & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cens millions d'eſpèces circulantes dans la France,

qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de Salomon.

Le Géomètre.

C'eſt-là le myſtère : il y a peut-être à préſent environ neuf cens millions d'argent circulant dans le Royaume ; & cet argent paſſant de main en main, ſuffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux : le même écu peut paſſer mille fois de la poche du Cultivateur dans celle du Cabaretier & du Commis des Aides.

L'Homme aux quarante écus.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous ſommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes, vieillards & enfans : combien pour chacun, s'il vous plaît ?

Le Géomètre.

Cent vingt livres ou quarante écus.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez deviné tout juſte mon revenu : j'ai quatre arpens, qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres : c'eſt peu de choſe.

Quoi ! ſi chacun avait une portion égale

comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an?

Le Géomètre.

Pas davantage, ſuivant notre calcul que j'ai un peu enflé. Tel eſt l'état de la nature humaine. La vie & la fortune ſont bien bornées; on ne vit à Paris que vingt-deux à vingt-trois ans : & l'un portant l'autre, on n'a tout au plus que 120 livres par an à dépenſer. C'eſt-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles, ſont repréſentés par la ſomme de 120 livres.

L'Homme aux quarante écus.

Hélas! que vous ai-je fait pour m'ôter ainſi la fortune & la vie? Eſt-il vrai que je n'aie que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades?

Le Géomètre.

Cela eſt inconteſtable dans la bonne ville de Paris; mais de ces vingt-trois ans, il en faut retrancher au moins dix de votre enfance; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation, c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un

jour. Retranchez de treize années qui vous reſtent le temps du ſommeil, & celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié : reſte ſix ans & demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs & l'eſpérance.

L'Homme aux quarante écus.

Miſéricorde, votre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſupportable.

Le Géomètre.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands Princes qui comptent pour rien la perte de quatre cens mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'Homme aux quarante écus.

Quarante écus & trois ans à vivre! quelle reſſource imaginerez-vous contre ces deux malédictions?

Le Géomètre.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercices, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût plus aſſez mal aviſé pour craindre l'inoculation;

tion; c'eſt ce que j'ai déjà dit; & pour la fortune, il n'y a qu'à ſe marier & faire des garçons & des filles.

L'Homme aux quarante écus.

Quoi! le moyen de vivre commodément eſt d'aſſocier ma miſère à celle d'un autre?

Le Géomètre.

Cinq ou ſix miſères enſemble ſont un établiſſement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles ſeulement, cela fait ſept cens vingt livres pour votre petit ménage, ſuppoſé que juſtice ſoit faite, & que chaque individu ait 120 liv. de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent preſque rien; devenus grands ils vous ſoulagent: leurs ſecours mutuels vous ſauvent preſque toutes les dépenſes, & vous vivez très-heureuſement en philoſophe, pourvu que ces Meſſieurs qui gouvernent l'Etat n'ayent pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an; mais le malheur eſt que nous ne ſommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions ſucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds

poſſede un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'Homme aux quarante écus.

Ha ! vous nous ruinez. Vous nous diſiez tout-à-l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingt millions d'arpens de terre aſſez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de 120 livres de rente, & vous nous les ôtez !

Le Géomètre.

Je comptais ſuivant les regîtres du ſiècle d'or, & il faut compter ſuivant le ſiècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, plus de ſix millions d'hommes qui n'ont abſolument rien.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

Le Géomètre.

Point du tout ; les autres qui poſſedent leurs portions, les font travailler, & partagent avec eux ; c'eſt ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apothicaire, le prédicateur, le comédien, le procureur & le fiacre. Vous

vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenser par an, réduites à 108 livres à cause de votre taxe de douze francs; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie, ils ne disposent, à quatre sous par jour, que de soixante & treize livres, & ils vivent gaiement en s'associant par chambrées.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi donc un ex-Jésuite a plus de cinq fois la paye du soldat. Cependant les soldats ont rendu plus de services à l'Etat sous les yeux du Roi à Fontenoy, à Laufelt, au siege de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend pere la Valette.

Le Géometre.

Rien n'est plus vrai : & même chaque Jésuite devenu libre a plus à dépenser qu'il ne coûtoit à son couvent; il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les Parlemens, comme le révérend pere Patouillet, & le révérend pere Nonotte. Chacun s'ingénie dans ce monde; l'un est à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine; un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette Ecclésiastique; cet autre une tragédie bour-

geoiſe ou un roman dans le goût Anglais; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur, qui ſans lui demanderaient l'aumône. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'Homme aux quarante écus.

Plaiſante manière de fleurir!

Le Géomètre.

Il n'y en a point d'autre; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cens millions de plus dans l'Etat; ce ſerait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête; c'eſt-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus une fois payés, dans l'eſpérance de faire des gains encore plus conſidérables. Mais le commerce a ſes bornes comme la fertilité de la terre; autrement la progreſſion irait à l'infini; & puis il n'eſt pas ſûr que la balance de notre commerce nous ſoit toujours favorable; il y a des temps où nous perdons.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avifions de faire le double d'enfans de ce que nous en faifons ; fi notre patrie était peuplée du double, fi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

Le Géometre.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenfer que vingt écus l'un portant l'autre ; ou qu'il faudrait que la terre rendît le double de ce qu'elle rend ; ou qu'il y aurait le double de pauvres ; ou qu'il faudrait avoir le double d'induftrie & gagner le double fur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'Homme aux quarante écus.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plaît à Dieu ; mais cette fituation eft trifte, & votre fiècle de fer eft bien dur.

Le Géometre.

Il n'y a aucune nation qui foit mieux ; & il en eft beaucoup qui font plus mal. Croyez-

vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt de nos livres à chaque habitant? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales, & les Francs n'auraient pas déserté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'Homme aux quarante écus.

Si je vous laissais dire, vous me persuaderiez bientôt que je suis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géomètre.

Si vous pensiez être heureux, en ce cas vous le feriez.

L'Homme aux quarante écus.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'est pas, à moins qu'on ne soit fou.

Le Géomètre.

Je vous ai déjà dit que pour être plus à votre aise & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous 120 livres de rente, c'est-à-dire quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans sont industrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi ils ne pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

Le Géomètre.

C'eſt la loi de toutes les nations ; on ne reſpire qu'à ce prix.

L'Homme aux quarante écus.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice, & que les nouveaux Miniſtres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs & de la ſubſtance de nos pauvres enfans, avant qu'ils puiſſent gagner leur vie! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux Miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du Roi?

Le Géomètre.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche, qui poſſede quatre cens arpens, payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre vingt millions d'arpens rendront au Roi douze cens millions de livres par année, ou quatre cens millions d'écus.

L'Homme aux quarante écus.

Cela me paraît impraticable & impossible.

Le Géomètre.

Vous avez très-grande raison, & cette impossibilité est une démonstration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raisonnement dans nos nouveaux Ministres.

L'Homme aux quarante écus.

N'y a-t-il pas aussi une prodigieuse injustice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. & de n'exiger aucun secours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tissu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon blé qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

Le Géomètre.

L'injustice de cette administration est aussi évidente que son calcul est erroné. Il faut que l'industrie soit favorisée, mais il faut que l'industrie opulente secoure l'Etat. Cette industrie vous a certainement ôté une partie de vos 120 liv. & se les est appropriées en vous vendant vos chemises & votre habit vingt

fois plus chers qu'ils ne vous auraient coûté ſi vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'eſt enrichi à vos dépens, a, je l'avoue, donné un ſalaire à ſes ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes; mais il a retenu pour lui chaque année une ſomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente; il a donc acquis cette fortune à vos dépens, vous ne pourrez jamais lui vendre vos denrées aſſez chères pour vous rembourſer de ce qu'il a gagné ſur vous; car ſi vous tentiez ce ſurhauſſement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eſt ainſi, c'eſt qu'il reſte toujours poſſeſſeur de ſes trente mille livres de rente, & vous reſtez avec vos cent vingt livres qui diminuent ſouvent bien loin d'augmenter.

Il eſt donc néceſſaire & équitable que l'induſtrie rafinée du négociant paye plus que l'induſtrie groſſière du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands Miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs, le publicain retenait dix ſous pour lui. Si dans votre province il y a cinq cent mille

ames, il aura gagné deux cens cinquante mille francs par an. Qu'il en dépenſe cinquante, il eſt clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il eſt très-juſte qu'il contribue à proportion, ſans quoi tout ſerait perverti & bouleverſé.

L'Homme aux quarante écus.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier; cela ſoulage mon imagination; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accraître auſſi ma petite fortune?

Le Géomètre.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſuppoſe que j'aye bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice & exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien du tout; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile; mais elle aura

vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemises, de meubles, qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'Etat une circulation plus abondante; les salaires auront été augmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre de gerbes de blé, de toisons de moutons, de cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui auront été employés, de grapes de raisin qu'on aura foulées dans le pressoir. On aura payé au Roi plus de valeur de denrées en argent, & le Roi aura rendu plus de valeur à tous ceux qu'il aura fait travailler sous ses ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'Homme aux quarante écus.

Que restera-t-il donc à la puissance au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien encore une fois; c'est ce qui arrive à toute puissance; elle ne thésaurise pas; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée, tout le monde l'a été aussi, chacun suivant son état; & si elle thésaurise, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ce grand Henry IV n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la baſtille plus de cinquante millions de notre monnoie d'aujourd'hui.

Le Géomètre.

C'était un homme auſſi bon, auſſi prudent que valeureux. Il allait faire une juſte guerre, & en amaſſant dans ſes coffres vingt-deux millions de ſon temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laiſſait circuler, il épargnait à ſon peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté, s'il n'avait pas pris ces utiles meſures. Il ſe rendait moralement ſûr du ſuccès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieuſement en ſa faveur. Ses vingt-deux millions encaiſſés prouvaient qu'il y avait alors dans le Royaume la valeur de vingt-deux millions d'excédent dans les biens de la terre, ainſi perſonne ne ſouffrait.

L'Homme aux quarante écus.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche ſous l'adminiſtration du Duc de Sully, que ſous celle des nouveaux Miniſtres qui ont mis l'impôt unique,

& qui m'ont pris vingt écus sur quarante. Dites-moi, je vous en prie, y a-t-il une nation au monde qui jouisse de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

Le Géomètre.

Pas une nation opulente. Les Anglais qui ne rient guères, se sont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'esprit avaient proposé parmi nous cette administration. Les Chinois exigent une taxe de tous les vaisseaux marchands qui abordent à Kanton. Les Hollandais payent à Nangazaqui quand ils sont reçus au Japon, sous prétexte qu'ils ne sont pas Chrétiens. Les Lapons & les Samoïdes, à la vérité, sont soumis à un impôt unique en peaux de martre. La République de St. Marin ne paye que des dixièmes pour entretenir l'Etat dans sa splendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par son équité & pour sa valeur, qui ne paye aucune taxe, c'est le peuple Helvétien; mais voici ce qui est arrivé: ce peuple s'est mis à la place des Ducs d'Autriche, & de Zeringue, les petits cantons sont démocratiques & très-pauvres, chaque habitant y paye une somme très-modique pour les besoins

de la petite République. Dans les cantons riches, on est chargé envers l'Etat des redevances que les Archiducs d'Autriche & les Seigneurs Fonciers exigeaient : les cantons Protestans sont à proportion du double plus riches que les Catholiques, parce que l'Etat y possede les biens des moines. Ceux qui étaient sujets des Archiducs d'Autriche, des Ducs de Zeringue & des moines, le sont aujourd'hui de la patrie ; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens Maîtres; & comme les sujets en général ont très-peu de commerce, le négoce n'est assujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puissances étrangères, & se vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens; & c'est un exemple aussi unique dans le monde policé, que l'est l'impôt établi par vos nouveaux Législateurs.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi, Monsieur, les Suisses ne sont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens, & celui qui possede quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat ?

Le Géomètre.

Non, ſans doute. Dans un Canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un, & on en boit douze. Dans un autre Canton on paye la douzième partie, & on en boit onze.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! qu'on me faſſe Suiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cens impôts, dont les noms mêmes me ſont impoſſibles à retenir & prononcer, ſont-ils plus juſtes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un Légiſlateur qui, en fondant un Etat, ait imaginé de créer des Conſeillers du Roi, meſureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, langueyeurs de porc, contrôleurs de beurre ſalé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuſe que celle d'Alexandre, commandée par ſoixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires ſignalées tous les jours, qui font des priſonniers, & qui quelquefois les ſacrifient en l'air ou ſur un petit théâtre de planches, comme faiſoient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon Curé ?

Une telle Légiſlation, contre laquelle tant

de cris s'élevaient & qui faifait verfer tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement & paifiblement la moitié de mon exiftence? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts fous l'ancienne finance.

Le Géomètre.

Illiacos intra muros peccatur & extra.
Eft modus in rebus, caveas ne quid nimis.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai appris un peu d'hiftoire & de géométrie, mais je ne fais pas le latin.

Le Géomètre.

Cela fignifie à peu près, *on a tort des deux cotés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'Homme aux quarante écus.

Oui, rien de trop, c'eft ma fituation; mais je n'ai pas affez.

Je conviens que vous périrez de faim, & moi auffi, & l'Etat auffi, fuppofé que la nouvelle adminiftration dure feulement deux ans; mais il faut efpérer que Dieu aura pitié de nous.

L'Homme aux quarante écus.

On paffe fa vie à efpérer, & on meurt en efpé-

espérant. Adieu, Monſieur, vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

Le Géomètre.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

AVENTURE

AVEC UN CARME.

QUand j'eus bien remercié l'Académicien de l'Académie des Sciences, de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence, mais gromelant entre mes dents ces triſtes paroles : *Vingt écus de rente ſeulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puiſſe notre vie être encore plus courte, puiſqu'elle eſt ſi malheureuſe !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déjà la faim ; je n'avais pas ſeulement la cent-vingtième partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais était le Couvent des Révérends Pères Carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſ-

pérances ; & je dis, puiſque ces Saints ſont aſſez humbles pour marcher pieds nuds, ils ſeront aſſez charitables pour me donner à dîner.

Je ſonnai ; un Carme vint : que voulez-vous, mon fils? du pain, mon Révérend Père ; les nouveaux Edits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la faiſons pas. Quoi ! votre ſaint inſtitut vous ordonne de n'avoir pas de ſouliers, & vous avez une maiſon de Prince ! & vous me refuſez à manger ! • Mon fils, il eſt vrai que nous ſommes ſans ſouliers & ſans bas ; c'eſt une dépenſe de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & ſi notre ſaint inſtitut nous avait ordonné d'aller cul nud, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maiſon, nous l'avons aiſément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maiſons dans la même rue.

Ah, ah ! vous me laiſſez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rentes : vous en rendez donc cinquante mille au nouveau Gouvernement ?

Dieu nous préſerve de payer une obole. Le

ſeul produit de la terre cultivée par des mains laborieuſes, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maiſons dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont ſanctifié les fidèles qui ſe ſont appauvris en nous enrichiſſant : & nous continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le fauxbourg St. Germain pour ſanctifier encore les fidèles. Ayant dit ces mots, le Carme me ferma la porte au nez.

Je paſſai pardevant l'hôtel des Mouſquetaires gris ; je contai la choſe à un de ces Meſſieurs ; ils me donnèrent un bon dîner & un écu. L'un d'eux propoſa d'aller brûler le couvent ; mais un Mouſquetaire plus ſage lui remontra que le temps n'était pas encore venu, & le pria d'attendre encore deux ou trois ans.



AUDIENCE

DE MONSIEUR

LE CONTROLEUR GENERAL.

J'Allai avec mon écu préfenter un placet à Monfieur le Contrôleur-Général, qui donnait audience ce jour-là.

Son antichambre était remplie de gens de toute efpèce. Il y avait furtout des vifages encore plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'ofais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un Moine, gros décimateur, avait intenté un procès à des citoyens qu'il appelait fes payfans. Il avait déjà plus de revenus que la moitié de fes paroiffiens enfemble; & de plus, il était Seigneur de Fief. Il prétendait que fes vaffaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin, ce qui faifait, en comptant le prix du travail & des échalats, & des futailles, & du cellier, plus

du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, difait-il, font de droit divin, je demande le quart de la fubftance de mes payfans au nom de Dieu. Le Miniftre lui dit, je vois combien vous êtes charitable.

Un Fermier-Général fort intelligent dans les Aides, lui dit alors : Monfeigneur, ce village ne peut rien donner à ce Moine; car ayant fait payer aux paroiffiens l'année paffée, trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner enfuite à payer le trop-bu, ils font entiérement ruinés. J'ai fait vendre leurs beftiaux & leurs meubles, ils font encore mes redevables. Je m'oppofe aux prétentions du Révérend Père.

Vous avez raifon d'être fon rival, répartit le Miniftre, vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troifième, Moine & Seigneur, dont les payfans font mainmortables, attendait auffi un arrêt du Confeil qui le mît en poffeffion de tout le bien d'un badaud de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maifon fujette à cette fervitude, & enclavée dans les états de ce Prêtre, y était

mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaud, & cela de droit divin.

Le Miniſtre trouva le cœur du moine auſſi juſte & auſſi tendre que les deux premiers.

Un quatrième, qui était Contrôleur du Domaine, préſenta un beau mémoire, par lequel il ſe juſtifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou couſins, il avait fallu payer les droits. Le Domanier leur avait prouvé généreuſement qu'elles n'avaient pas aſſez eſtimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; & en conſéquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en frais, & fait mettre en priſon les pères de famille, il avait acheté leurs meilleures poſſeſſions ſans bourſe délier.

Le Contrôleur Général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité) : *Euge, Contrôleur bone & fidelis, quia ſupra pauca fuiſti fidelis, Fermier général te conſtituam* (*). Cependant, il dit tout bas à un maître des Requêtes qui était à côté de lui : il faudra bien faire ren-

(*) Je me fis expliquer ces paroles par un ſavant à quarante écus, elles me réjouirent.

dre gorge à ces ſangſues ſacrées, & à ces ſangſues profanes : il eſt temps de ſoulager le peuple, qui, ſans nos ſoins & notre équité, n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde (*).

Des hommes d'un génie profond lui préſentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts ſur l'eſprit. Tout le monde, diſait-il, s'empreſſera de payer, perſonne ne voulant paſſer pour un ſot. Le Miniſtre lui dit, je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre propoſa d'établir l'impôt unique ſur les chanſons & ſur le rire, attendu que la nation était la plus gaie du monde, & qu'une chanſon la conſolait de tout. Mais le Miniſtre obſerva que depuis quelque temps on ne faiſait plus gueres de chanſons plaiſantes, & il craignit que pour échaper à la taxe, on ne devînt trop ſérieux.

Vint un ſage & brave citoyen qui offrit de donner au Roi trois fois plus, en faiſant payer

(*) Le cas à-peu-près ſemblable eſt arrivé dans la province que j'habite, & le Contrôleur du domaine a été forcé à faire reſtitution. Mais il n'a pas été puni.

par la nation trois fois moins. Le Miniſtre lui conſeilla d'apprendre l'arithmétique.

Un quatrième prouvait au Roi *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que ſoixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cens vingt-cinq. Vous me ferez plaiſir, dit le Miniſtre, quand nous aurons payé les dettes de l'État.

Enfin arriva un Commis de l'Auteur nouveau, qui fait la puiſſance légiſlatrice copropriétaire de toutes nos terres par le droit divin, & qui donnait au Roi douze cens millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en priſon pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de M. le Contrôleur-Général, & je lui demandai juſtice; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'il m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaiſans de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reſte de ma vie. Je lui dis, Monſeigneur, Dieu vous béniſſe.

LETTRE A L'HOMME

AUX

QUARANTE ECUS.

QUoique je ſois trois fois auſſi riche que vous, c'eſt-à-dire, quoique je poſsède trois cens ſoixante livres ou francs de revenu; je vous écris cependant comme d'égal à égal, ſans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'hiſtoire de votre déſaſtre & de la juſtice que M. le Contrôleur-Général vous a rendue, je vous en fais mon compliment; mais par malheur je viens de lire le Financier citoyen, malgré la répugnance que m'avait inſpirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi ſoixante; il n'accorde que cent francs à chaque individu ſur la totalité des habitans. Mais, en récompenſe, un homme non moins illuſtre enfle nos rentes juſqu'à cent cinquante livres; je vois que votre Géomètre a pris un juſte milieu. Il n'eſt point de ces magnifiques Seigneurs, qui d'un trait

de plume peuplent Paris d'un million d'habitans & vous font rouler quinze cens millions d'efpèces fonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai le financier citoyen. Mais n'allez pas le croire en tout; il cite le teftament du grand miniftre Colbert, & il ne fait pas que c'eft une rapfodie ridicule faite par un Gatien de Courtils. Il cite la dixme du Maréchal de Vauban, & il ne fait pas qu'elle eft d'un Boifguilbert. Il cite le teftament du cardinal de Richelieu, & il ne fait pas qu'il eft de l'abbé de Bourzeis. Il fuppofe que ce Cardinal affure *que quand la viande enchérit, on donne une paie plus forte au foldat.* Cependant la viande enchérit beaucoup fous fon miniftère, & la paie du foldat n'augmenta point; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour fuppofé dès qu'il parut, & enfuite attribué au Cardinal même, ne lui appartient pas plus que les teftamens du Cardinal Alberoni & du Maréchal de Bellifle ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des teftamens

& des syſtêmes. J'en ai été la victime comme vous. Si les Solons & les Licurgues modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux Triptolèmes ſe ſont encore plus moqués de moi; & ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de misère.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature & le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend tous frais faits dans mon pays qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célébre agriculteur avait inventé un nouveau ſemoir, & qu'il labourait ſa terre par planches, enfin qu'en ſemant moins il recueillit davantage, j'empruntai vîte de l'argent, j'achetai un ſemoir, je labourai par planches, je perdis ma peine & mon argent, auſſi-bien que l'illuſtre agriculteur qui ne ſeme plus par planches.

Mon malheur voulut que je luſſe le journal économique, qui ſe vend à Paris chez Boudot. Je tombai ſur l'expérience d'un Pariſien ingénieux, qui, pour ſe réjouir, avait fait labourer ſon parterre quinze fois, & y avait ſemé du froment, au lieu d'y planter des tulipes: il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'ar-

gent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me disais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne Parisien, qui s'est formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ses leçons & par son exemple.

Labourer seulement quatre fois dans mon pays, est une chose impossible; la rigueur & les changemens soudains des saisons ne le permettent pas; & d'ailleurs, le malheur que j'avais eu de semer par planches comme l'illustre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui sont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'est un prix fait : il fallut donner trente façons par arpens. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpens me revint à 14400 liv. Ma récolte qui se monte année commune dans mon maudit pays à trois cens septiers, monta, il est vrai, à trois cens trente, qui, à vingt livres le septier, me produisirent 6600 livres : je perdis 7800 liv. il est vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abîmé sans une vieille tante

qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde, en raiſonnant auſſi-bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encore la faibleſſe de me laiſſer ſéduire par le journal de Boudot? Cet homme-là, après tout, n'avait pas juré ma perte. Je lis dans ſon recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rentes en artichaux : certainement Boudot me rendra en artichaux, ce qu'il m'a fait perdre en blé. Voilà mes quatre mille francs dépenſés, & mes artichaux mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à Boudot. Pour toute réponſe le traître s'égaya dans ſon journal à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fuſſent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une atteſtation d'un ancien Procureur du Roi de la Guadeloupe, comme quoi Dieu a fait les Caraïbes rouges, ainſi que les Nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre juſqu'au dernier ſou toute la ſucceſſion de ma tante, pour avoir trop cru les

nouveaux ſyſtêmes. Mon cher Monſieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

NOUVELLES DOULEURS,

OCCASIONNE'ES PAR LES

NOUVEAUX SYSTEMES.

Ce petit morceau eſt tiré des manuſcrits d'un vieux ſolitaire.

JE vois que ſi de bons citoyens ſe ſont amuſés à gouverner les Etats, & à ſe mettre à la place des Rois, ſi d'autres ſe ſont crus des Triptolèmes & des Cérès, il y en a de plus fiers qui ſe ſont mis ſans façon à la place de Dieu, & qui ont crée l'univers avec leur plume, comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui ſe préſenta à mes adorations, fut un deſcendant de Thalès, nommé Téliamed, qui m'apprit que les montagnes & les hommes ſont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes

marins, qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. J'étais encore tout plein des métamorphoses d'Ovide, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de barbouins. J'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, & même sur la formation des montagnes. Quoi! me dit-il, vous ne savez pas que les courans de la mer qui jettent toujours du sable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable? Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on a vu des ancres de vaisseau sur le mont St. Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un *globe de verre* qui a été longtemps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-six lieues

de la mer ? c'eſt un amas de coquilles avec leſquelles on engraiſſe la terre comme avec du fumier. Or, ſi la mer a dépoſé dans la ſucceſſion des temps une mine entière de coquilles à trente-ſix lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été juſqu'à trois mille lieues pendant pluſieurs ſiècles ſur notre globe de verre ?

Je lui répondis, Monſieur Téliamed, il y a des gens qui ſont quinze lieues par jour à pied; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin ſoit de verre; & quand à votre falun, je doute encore qu'il ſoit un lit de coquilles de mer. Il ſe pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aiſément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui ſont figurées en langues, & qui ne ſont point des langues; en étoiles, & qui ne ſont point des aſtres; en ſerpens roulés ſur eux-mêmes, & qui ne ſont point des ſerpens ; en parties naturelles du beau ſexe, & qui ne ſont point pourtant les dépouilles des Dames. On voit des dendrites, des pierres figurées, qui repréſentent des arbres & des maiſons, ſans que jamais ces petites pierres aient été des maiſons & des chênes.

Si

Si la mer avait déposé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie, & toutes les autres côtes? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer se serait répandue à trente-six lieues, ce n'est pas à dire qu'elle ait été jusqu'à trois mille, & même jusqu'à trois cents, & que toutes les montagnes ayent été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucase a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucase.

Mais, Monsieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées sur le sommet des Alpes?

Je répondrai, Monsieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaisseaux sur le haut du mont Cénis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huîtres, (qui se pétrifient aisément) à de très-grandes distances de la mer, comme on a déterré des médailles Romaines à cent lieues de Rome; & j'aime mieux croire que des Pélerins de St. Jacques ont laissé quelques coquilles vers St. Maurice,

que d'imaginer que la mer a formé le mont St. Bernard.

Il y a des coquillages partout; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées & des cuſtacées de nos lacs & de nos rivières, auſſi-bien que des petits poiſſons marins?

— Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

— Monſieur le Créateur, à vous permis; chacun eſt le maître dans ſon monde; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations que la mer a produit les Alpes & les monts Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphère, & que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde; c'eſt bien aſſez.

— Monſieur, Monſieur, ſi on n'a pas découvert de coquilles ſur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monſieur, c'eſt parler en créateur qui ſait ſon ſecret & qui eſt ſûr de ſon fait. Je vous

abandonne, si vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laissiez mes montagnes. Je suis d'ailleurs le très-humble & très-obéissant serviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'instruisais ainsi avec Téliamed, un Jésuite Irlandais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur & ayant de bons microscopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment. Aussi-tôt on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non? Le grand Géomètre Fatio avait bien ressuscité des morts à Londres: on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivans avec des particules organiques : mais malheureusement les nouvelles anguilles de Néedham ayant disparues, les nouveaux hommes disparurent aussi, & s'enfuirent chez les monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse & cannelée.

Ce n'est pas que ces créateurs de systêmes n'ayent rendu de grands services à la physique; à Dieu ne plaise que je méprise leurs travaux! on les a comparés à des alchimistes

qui en faiſant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes, ou du moins des choſes très-curieuſes. On peut être un homme d'un rare mérite, & ſe tromper ſur la formation des animaux & ſur la ſtructure du globe.

Les poiſſons changés en hommes & les eaux changées en montagnes ne m'avaient pas fait autant de mal que Mr. Boudot; je me bornais tranquillement à douter, lorſqu'un Lapon me prit ſous ſa protection. C'était un profond philoſophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de ſon avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de ſi prodigieux efforts d'éxaltation, que j'en tombai malade; mais il me guérit en m'enduiſant de poix réſine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher, qu'il me propoſa un voyage aux Terres auſtrales pour y diſſéquer des têtes de géant, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais ſupporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuſer un grand trou dans le globe terraqué: ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes; je

me caſſai une jambe à l'entrée du trou ; on eut beaucoup de peine à me redreſſer la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup ſoulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes pour inſtruire l'*Univers* très-attentif à ces grandes choſes. Je ſuis bien vieux : j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour leſquels je travaille depuis ſi longtemps.

MARIAGE DE L'HOMME
AUX
QUARANTE ÉCUS.

L'Homme aux quarante écus s'etant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épouſa une jolie fille qui poſſédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt groſſe. Il alla trouver ſon géomètre, & lui demanda ſi elle lui donnerait un garçon ou une fille ? le géomètre lui répondit que les ſages-

femmes, les femmes de chambre le savaient pour l'ordinaire ; mais que les physiciens qui prédisent les éclipses, n'étaient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut savoir ensuite si son fils ou sa fille avait déjà une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas son affaire, & qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'Homme aux quarante écus, qui était déjà l'homme aux deux cents écus pour le moins, demanda en quel endroit était son enfant? Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin rectum. O Dieu paternel! s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine & quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'ame d'un Cardinal n'a point eu d'autre berceau ; & avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

Ah! Monsieur le savant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans se font?

Non, mon ami ; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.

Premiérement, le révérend père Sanchez dans son excellent livre *de Matrimonio*, est

entiérement de l'avis d'Hippocrate ; il croit comme un article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union ; & il est si persuadé de ce systême physique devenu théologique, qu'il examine, chap. 21 du livre second. *Utrùm Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh Monsieur, je vous ai déjà dit que je n'entens pas le Latin, expliquez-moi en Français l'oracle du père Sanchez. Le géomètre lui traduisit le texte, & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié en trouvant Sanchez prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'Hippocrate ; & il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin, pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris ; & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre Hippocrate & Sanchez.

De plus, il y a très-grande apparence que la

nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre Harvei, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules: elles pondent des œufs; il jugea que les femmes pondaient aussi. Les mauvais plaisans dirent que c'est pour cela que les bourgeois, même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtresse ma poule, & qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, Harvei ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'Homme aux quarante écus.

Mais, Monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit toujours par les mêmes principes dans les mêmes cas: les femmes, les jumens,

les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le Géomètre.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans; elles ont des ovaires comme tous les oiseaux; les jumens, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette espèce font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf: & notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais vraiment ce systême porte tous les caractères de la vérité; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me sont fort chers.

Le Géomètre.

On s'est lassé à la longue de ce systême; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'Homme aux quarante écus.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

Le Géomètre.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le Géomètre.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'aviſèrent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y appercevoir des animaux déjà tout formés, qui couraient avec une vîteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout, & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour

être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles neuf mois (à quelques culbutes près) dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

Le Géomètre.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin, nommé Andri, qui voyait des vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'Harvei. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. Andri, à force de tomber dans le péché d'Onan, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie chryſalide, que les payſans appellent féve. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes: voilà nos métamorphoſes.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien ! s'en eſt-on tenu là ? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

Le Géomètre.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique que l'attraction faiſait les enfans, & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mamelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer de l'eſtomac, pour digérer ; les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, cela lui paraît trop vulgaire ; tout ſe fait par attraction.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà un maître-fou. Je me flatte que per-

ſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

Le Géomètre.

On en rit beaucoup ; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune ; ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'eſt pas la cuiſſe qui court après la cuiſſe ; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe, qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'Homme aux quarante écus.

J'en ſuis ravi : mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes.

Le Géomètre.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre de phyſiciens la paix eſt bientôt faite, chacun a couché avec ſa femme, ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes

trompes de fallope. Les femmes font devenues groffes ou enceintes, fans demander feulement comment ce myftère s'opère. C'eft ainfi que vous femez du blé, & que vous ignorez comment le blé germe en terre.

L'Homme aux quarante écus.

Oh! je le fais bien ; on me l'a dit il y a long-temps; c'eft par pourriture. Cependant, il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le Géomètre.

C'eft une fort bonne envie. Je vous confeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même bafe & même hauteur, font égaux entre eux; ou autres propofitions pareilles, comme, par exemple, que deux & deux font quatre.

L'Homme aux quarante écus.

Oui, je crois qu'il eft fort fage de douter; mais je fens que je fuis curieux depuis que j'ai fait fortune, & que j'ai du loifir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reffort par lequel ma volonté les remue; car furement il y en a un. Je fuis quelquefois tout étonné de pouvoir

lever & abaiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu... là.. toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même; ſi Dieu me donne mes idées; ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en léthargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

Le Géomètre.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorans que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.



L'HOM-

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS DEVENU PERE, RAISONNE SUR LES MOINES.

QUand l'homme aux quarante écus se vit père d'un garçon, il commença à se croire un homme de quelque poids dans l'état; il espéra donner au moins dix sujets au Roi, qui feraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faisait le mieux des paniers: & sa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voisinage d'une grosse Abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces Messieurs, qui étaient en petit nombre, avaient englouti tant de parts de quarante écus? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie? --- Non, mon cher voisin. — Servent-ils comme moi à la population du pays? --- Non, au moins en apparence. --- Cultivent-ils la terre? défen-

fendent-ils l'Etat quand il eſt attaqué?-- Non, ils prirnt Dieu pour vous. -- Eh bien, je prierai Dieu pour eux, & partageons.

Combien croyez-vous que les Couvens renferment de ces gens utiles, ſoit en hommes, ſoit en filles dans le Royaume?



Par les Mémoires des Intendans faits ſur la fin du dernier ſiècle, il y en avait environ quatre vingt dix mille.



Par notre ancien compte, ils ne devraient à quarante écus par tête, poſſéder que dix millions huit cens mille livres : combien en ont-ils?



Cela va à cinquante millions en comptant les Meſſes & les quêtes des Moines mendians qui mettent réellement un impôt conſidérable ſur le Peuple. Un Frère quêteur d'un Couvent de Paris s'eſt vanté publiquement que ſa beſace valait quatre vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre vingt dix mille têtes tondues, donnent à chacune? -- cinq cens cinquante-cinq livres.



C'eſt une ſomme conſidérable dans une ſociété nombreuſe, où les dépenſes diminuent par la quantité même des conſommateurs; car il en coûte bien moins à dix perſonnes pour vivre enſemble, que ſi chacun avait ſéparément ſon logis & ſa table.

Les Ex-Jéſuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cens livres de penſion, ont donc réellement perdu à ce marché?



Je ne le crois pas; car ils ſont preſque tous retirés chez des parens qui les aident; pluſieurs diſent la Meſſe pour de l'argent, ce qu'ils ne faiſaient pas auparavant; d'autres ſe ſont faits Précepteurs; d'autres ont été ſoutenus par des dévotes; chacun s'eſt tiré d'affaire: & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui, qui, ayant goûté du monde & de la liberté, vouluſſent reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monacale, quoi qu'on en diſe, n'eſt point du tout à envier. C'eſt une maxime aſſez connue, que les Moines ſont des gens qui s'aſſemblent ſans ſe connaître, vivent ſans s'aimer, & meurent ſans ſe regretter.



Vous penſez donc qu'on leur rendrait un très-grand ſervice de les défroquer tous ?



Ils y gagneraient beaucoup ſans doute, & l'État encore davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont ſacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on diſpoſe d'un fonds de dix ſous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce ſerait une vraie réſurrection. Leurs maiſons deviendraient des Hôtels de Villes, des Hôpitaux, des Ecoles publiques, ou ſeraient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande ; tous les arts ſeraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'eſt le ſentiment de tous les Magiſtrats ; c'eſt le vœu unanime du public, depuis que les eſprits ſont éclairés. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres Etats, eſt une preuve évidente de la néceſſité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, ſi au lieu de quarante mille

hommes de mer, elle avait quarante mille Moines? Plus les Arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les Cloîtres beaucoup de talens ensevelis, qui sont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un Royaume, le moins de Prêtres possible, & le plus d'artisans possible. L'ignorance & la barbarie de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feraient, s'ils étaient en notre place avec nos lumières.



Ce n'est donc point par haine contre les Moines que vous voulez les abolir, c'est par pitié pour eux, c'est par amour pour la patrie? Je pense comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût Moine. Et si je croyais que je dusse avoir des enfans pour le Cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.



Quel est en effet le bon père de famille qui ne gémisse de voir son fils & sa fille perdus pour la société! cela s'appelle se sauver; mais un soldat qui se sauve quand il faut combattre, est puni. Nous sommes tous les

ſoldats de l'Etat ; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je ? les Moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entière. Quatre vingt dix mille Cloîtrés qui braillent ou qui naſillent du latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux ſujets : cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe ; cela eſt démontré.

Pourquoi donc le monachiſme a-t-il prévalu ? Parce que le gouvernement fut preſque par-tout déteſtable & abſurde depuis Conſtantin ; parce que l'Empire Romain eut plus de Moines que de Soldats ; parce qu'il y en avait cent mille dans la ſeule Egypte ; parce qu'ils étaient exempts de travail & de taxe ; parce que les Chefs des Nations barbares qui détruiſirent l'Empire, s'étant fait Chrétiens pour gouverner des Chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie ; parce qu'on ſe jetait en foule dans les Cloîtres pour échapper aux fureurs de ces Tyrans, & qu'on ſe plongeait dans un eſclavage pour en éviter un autre ; parce que les Papes, en inſtituant tant d'ordres différens de fainéans ſacrés, ſe

firent autant de ſujets dans les autres Etats ; parce qu'un payſan aime mieux être appelé mon Révérend Père, & donner des bénédictions, que de conduire la charrue ; parce qu'il ne ſait pas que la charrue eſt plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des ſots, que par un travail honnête : enfin, parce qu'il ne ſait pas qu'en ſe faiſant Moine, il ſe prépare des jours malheureux, tiſſus d'ennui & de repentir.



Allons, Monſieur, plus de Moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je ſuis fâché d'entendre dire au Seigneur de mon village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne ſaura où les placer, s'il ne fait pas ſes filles Religieuſes.



Cette allégation trop ſouvent répétée eſt inhumaine, antipatriotique, deſtructive de la ſociété.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie quel qu'il puiſſe être, ſi tout le monde embraſſait cet état, le genre humain ſerait perdu : il eſt démontré que cet état ne vaut rien, & que celui qui le prend, nuit au genre humain autant qu'il eſt en lui.

Or, il eſt clair que ſi tous les garçons & toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait; donc la moinerie eſt par cela ſeul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a cauſés quelquefois.



Ne pourroit-on pas en dire autant des ſoldats ?

Non aſſurément : car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois dans toutes les Républiques, & ſur-tout dans celle de Rome; le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme & pour ſes enfans. Plût à Dieu que tous les laboureurs fuſſent ſoldats & mariés! ils feraient d'excellens citoyens. Mais un Moine, en tant que Moine, n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.



Mais les filles, Monſieur, les filles des pauvres gentilshommes qu'on ne peut marier, que feront-elles ?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme

les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suede, de Norvege, du Dannemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, & de preſque tout le reſte de la terre. Elles ſeront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères, quand on ſe ſera accoutumé ainſi qu'en Allemagne, à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère & laborieuſe fera plus de bien dans une maiſon, que la fille d'un Financier qui dépenſe plus en ſuperfluités qu'elle n'a porté de revenus chez ſon mari.

Il faut qu'il y ait des maiſons de retraites pour la vieilleſſe, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus déteſtable des abus, les fondations ne ſont que pour la jeuneſſe & pour les perſonnes bien conformées. On commence dans le Cloître par faire étaler aux Novices des deux ſexes leur nudité; malgré toutes les lois de la pudeur, on les examine attentivement devant & derrière. Qu'une vieille boſſue aille ſe préſenter pour entrer dans un Cloître, on la chaſſera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenſe. Que dis-je? toute Religieuſe doit être dotée, ſans quoi elle eſt le rebut du Couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.



Allez, allez, Monſieur, je vous jure que mes filles ne ſeront jamais Religieuſes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à ſe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre ſoi-même.

Expliquez-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre humain, prétende que les Moines ſont très-utiles à la population d'un Etat; parce que leurs bâtimens ſont mieux entretenus que ceux des Seigneurs, & leurs terres mieux cultivées?



Eh! quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange?



C'eſt l'ami des hommes, ou plutôt celui des Moines.



Il a voulu rire; il ſait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rentes en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un Couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, & qui a tou-

jours un trésor secret. Il vante les belles maisons bâties par les Moines, & c'est précisément ce qui irrite les citoyens; c'est le sujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne le palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil; & comme le vœu d'anéantir sa race contredit la nature.



Je commence à croire qu'il faut beaucoup se défier des livres.



Il faut en user avec eux comme avec les hommes, choisir les plus raisonnables, les examiner, & ne se rendre jamais qu'à l'évidence.

DES IMPOTS

PAYE'S A L'ETRANGER.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en se tenant les côtés de rire, & il riait de si grand cœur, que je me mis à rire aussi sans savoir de quoi il était question, tant l'homme est né imita-

teur, tant l'inſtinct nous maîtriſe, tant les grands mouvemens de l'ame ſont contagieux. *Ut ridentibus arrident, ita flentibus adſlent* (*). *Humani vultus.*

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui ſe diſait Protonotaire du S. Siège, & que cet homme envoyait une groſſe ſomme d'argent à trois cens lieues d'ici à un Italien, au nom d'un Français à qui le Roi avait donné un petit fief, & que ce Français ne pourrait jamais jouir des bienfaits du Roi, s'il ne donnait à cet Italien la première année de ſon revenu.

La choſe eſt très-vraie, lui dis-je, mais elle n'eſt pas ſi plaiſante. Il en coûte à la France environ quatre cens mille livres par an, en menus droits de cette eſpèce; & depuis environ deux ſiècles & demi que cet uſage dure, nous avons déjà porté en Italie quatre vingt millions.

Dieu Paternel! s'écria-t-il, que de fois quarante écus! cet Italien-là nous ſubjugua donc il y a deux ſiècles & demi? il nous impoſa

(*) Le Jéſuite Sanadon a mis *adſunt* pour *adſlent.* Un amateur d'Horace prétend que c'eſt pour cela qu'on a chaſſé les Jéſuites.

ce tribut ! Vraiment, répondis-je, il nous en impoſait autrefois d'une façon bien plus onéreuſe. Ce n'eſt là qu'une bagatelle en comparaiſon de ce qu'il leva longtemps ſur notre pauvre nation, & ſur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces ſaintes uſurpations s'étaient établies ; il ſait un peu d'Hiſtoire, il a du bon ſens, il comprit aiſément que nous avions été des eſclaves auxquels il reſtait encore un petit bout de chaîne. Il parla longtemps avec énergie contre cet abus, mais avec quel reſpect pour la Religion en général ! comme il révérait les Evêques ! comme il leur ſouhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépenſaſſent dans leurs Diocèſes en bonnes œuvres !

Il voulait auſſi que tous les Curés de campagne euſſent un nombre de quarante écus ſuffiſant pour les faire vivre avec décence. Il eſt triſte, diſait-il, qu'un Curé ſoit obligé de diſputer trois gerbes de blé à ſon ouaille, & qu'il ne ſoit pas largement payé par la Province. Il eſt honteux que ces Meſſieurs ſoient toujours en procès avec leurs Seigneurs. Ces conteſtations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la conſi-

dération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déjà payé aux prépofés fon dixième & les deux fous pour livre, & la taille, & la capitation, le rachat du logement des gens de guerre après qu'il a logé des gens de guerre, &c, &c. &c. cet infortuné, dis-je, qui fe voit encore enlever le dixième de fa récolte par fon Curé, ne le regarde plus comme fon Pafteur, mais comme fon écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui refte. Il fent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui refte-t-il pour lui & pour fa famille? les pleurs, la difette, le découragement, le défefpoir, & il meurt de fatigue & de misère.

Si le Curé était payé par la Province, il ferait la confolation de fes paroiffiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendriffait en prononçant ces paroles; il aimait fa patrie & était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois, quelle Nation que la Françaife, fi on voulait!

Nous allâmes voir fon fils à qui fa mère

bien propre & bien lavée préſentait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas! dit le père, te voilà donc, & tu n'as que vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre.

DES PROPORTIONS.

LE produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens : mais deux ſacs de blé volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris, comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le Prieur de *** à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſeptiers de blé, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute ſa récolte ne lui a valu, & depuis ce temps il ne trouve plus de valets.

Si les lois avaient ordonné que ceux qui voleraient le blé de leur maître laboureraient ſon champ toute leur vie, les fers aux pieds & une ſonnette au cou attaché à un carcan, ce Prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime : oui, ſans doute : mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amérique pour y travailler aux ſucreries avec les Nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter Requête au Roi, ſoit pour obtenir grace entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta Requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, & qu'il aimoit mieux être étranglé une minute que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût ; mais on a déjà dit, & il faut répéter, qu'un pendu n'eſt bon à rien, & que les ſupplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empalés, pour avoir regardé (leur bonnet ſur la tête) paſſer une proceſſion de Lamas. L'Empereur de la Chine, qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nue tête à la proceſſion pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le Marquis Beccaria; ceux qui ont fait les Lois n'étaient pas géomètres.

Si l'Abbé Guyon, ou Cogé, ou l'Ex-Jésuite Nonotte, ou l'Ex-Jésuite Patouillet, ou le Prédicant la Beaumelle, font de misérables Libelles, où il n'y a ni vérité, ni raison, ni esprit; irez-vous les faire pendre comme le Prieur de D.... a fait pendre ses deux domestiques? & cela sous prétexte que les calomniateurs sont plus coupables que les voleurs.

Condamnerez-vous Fréron même aux galères pour avoir insulté le bon goût, & pour avoir menti toute sa vie dans l'espérance de payer son Cabaretier?

Ferez-vous mettre au pilori le Sr. Larcher, parce qu'il a été très-pesant, parce qu'il a entassé erreur sur erreur, parce qu'il n'a jamais su distinguer aucun degré de probabilité; parce qu'il veut que dans une antique & immense Cité, renommée par sa police & par la jalousie des maris, dans Babylone enfin, où les femmes étaient gardées par des Eunuques, toutes les Princesses allassent par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la Cathédrale aux étrangers pour de l'argent?

con-

contentons-nous de l'envoyer ſur les lieux courir les bonnes fortunes ; ſoyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre Jean-Jacques lorſqu'il n'écrit que pour ſe contredire, lorſqu'après avoir donné une comédie ſifflée ſur le théâtre de Paris, & qu'il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorſqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorſqu'il déclame contre les romans & qu'il fait des romans dont le héros eſt un ſot précepteur qui reçoit l'aumône d'une Suiſſeſſe à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenſer ſon argent dans un bordel de Paris : laiſſons-le croire qu'il a ſurpaſſé Fénélon & Xénophon en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuiſier. Ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de priſe de corps, les petites maiſons ſuffiſent avec de bons bouillons, de la ſaignée & du régime.

Je hais les lois de Dracon, qui puniſſaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le Jéſuite Nonotte, qui n'eſt coupable que d'avoir écrit

des bêtises & des injures, comme on a traité les Jésuites Malagrida, Oldecorn, Garnet, Guignar, Guerret, & comme on devait traiter le Jésuite le Tellier, qui trompa son Roi & qui troubla la France. Distinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agresseur de l'outragé, l'oppresseur de l'opprimé. La guerre offensive est d'un tyran: celui qui se défend est un homme juste.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion si son fils qui devait vivre vingt-trois ans, était mort? Non, dit-il, le petit se porte bien & ma femme aussi; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meunier à qui on a fait subir la question ordinaire & extraordinaire, & qui s'est trouvé innocent; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées; j'ai entendu craquer ses os, j'entens encore ses cris & ses hurlemens: ils me poursuivent, je pleure de pitié & je tremble d'horreur; je me mis à pleurer & à frémir aussi, car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des Calas, une mère vertueuse

dans les fers, ſes filles éplorées & fugitives, ſa maiſon au pillage, un père de famille reſpectable briſé par la tourture, agoniſant ſur la roue, & expirant dans les flammes; un fils chargé de chaînes, traîné devant les Juges, dont un lui dit, *Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer auſſi.*

Je me ſouviens de la famille des Sirven qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorſqu'elle fuyait la perſécution d'un Juge auſſi inique qu'ignorant. Ce Juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au ſupplice, en ſuppoſant, ſans la moindre apparence de preuve, que le père & la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troiſième de peur qu'elle n'allât à la Meſſe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette eſpèce, l'excès de la bêtiſe, de l'injuſtice & de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le diſcours d'un Avocat général de Dauphiné, qui roulait en partie ſur ces matières intéreſſantes. Je lui en lus les endroits ſuivans.

« Certes, ce furent des hommes véritable-

„ ment grands qui osèrent les premiers ſe charger de gouverner leurs ſemblables & s'impoſer le fardeau de la félicité publique ; qui, pour le bien qu'ils voulaient faire aux hommes, s'exposèrent à leur ingratitude, & pour le repos d'un peuple renoncèrent au leur ; qui ſe mirent, pour ainſi dire, entre les hommes & la Providence, pour leur compoſer, par artifice, un bonheur qu'elle ſemblait leur avoir refuſé.

. . . .

„ Quel Magiſtrat un peu ſenſible à ſes devoirs, à la ſeule humanité, pourrait ſoutenir ces idées ? Dans la ſolitude d'un cabinet pourra-t-il, ſans frémir d'horreur & de pitié, jeter les yeux ſur ces papiers, monumens infortunés du crime ou de l'innocence ? Ne lui ſemble-t-il pas entendre des voix gémiſſantes ſortir de ces fatales écritures, & le preſſer de décider du ſort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'une famille ? Quel Juge impitoyable (s'il eſt chargé d'un ſeul procès criminel) pourra paſſer de ſang froid devant une priſon ? C'eſt donc moi, dira-t-il, qui retiens dans ce déteſtable ſéjour mon ſemblable, peut-être mon égal, mon conci-

„ toyen, un homme enfin : c'eſt moi qui le „ lie tous les jours, qui ferme ſur lui ces „ odieuſes portes : peut-être le déſeſpoir s'eſt „ emparé de ſon ame ; il pouſſe vers le ciel „ mon nom avec des malédictions ; & ſans „ doute il atteſte contre moi le grand Juge „ qui nous obſerve & doit nous juger tous „ les deux.

. . . .

„ Ici un ſpectacle effrayant ſe préſente tout „ à coup à mes yeux : le Juge ſe laſſe d'inter- „ roger par la parole, il veut interroger par „ les ſupplices : impatient dans ſes recherches, „ & peut-être irrité de leur inutilité, on ap- „ porte des torches, des chaînes, des leviers & „ tous ces inſtrumens inventés pour la dou- „ leur. Un bourreau vient ſe mêler aux fonc- „ tions de la Magiſtrature, & termine par la „ violence un interrogatoire commencé par la „ liberté.

„ Douce philoſophie ! toi qui ne cherches „ la vérité qu'avec l'attention & la patience, „ t'attendais-tu que dans ton ſiècle on em- „ ployât de tels inſtrumens pour la découvrir ?

„ Eſt-il bien vrai que nos lois approuvent „ cette méthode inconcevable, & que l'uſage „ la conſacre ?

. . . .

„ . . . Leurs lois imitent leurs préjugés, „ les punitions publiques font auffi cruelles „ que les vengeances particulières, & les actes „ de leur raifon ne font guère moins impitoya- „ bles que ceux de leurs paffions. Quelle eft „ donc la caufe de cette bizarre oppofition? „ c'eft que nos préjugés font anciens, & que „ notre morale eft nouvelle; c'eft que nous „ fommes auffi pénétrés de nos fentimens „ qu'inattentifs à nos idées; c'eft que l'avidité „ des plaifirs nous empêche de réfléchir fur „ nos befoins, & que nous fommes plus em- „ preffés de vivre que de nous diriger. C'eft „ en un mot que nos mœurs font douces, & „ qu'elles ne font pas bonnes; c'eft que nous „ fommes polis, & nous ne fommes feule- „ ment pas humains. „

Ces fragmens que l'éloquence avait dictés à l'humanité remplirent le cœur de mon ami d'une douce confolation. Il admirait avec tendreffe. Quoi! difait-il dans fon tranfport, on fait de ces chefs-d'œuvres en Province! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on fasse des opéras comiques; mais il y a aujourd'hui dans les Provinces beaucoup de Magistrats qui pensent avec la même vertu & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la Justice, ainsi que ceux de la Morale, n'étaient que ridicules. Le Docteur Balouard déclamait au barreau, & Arlequin dans la chaire. La Philosophie est enfin venue; elle a dit: Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du sentiment & de la raison.

Mais si nous n'avons rien de neuf à dire! se sont écriés les parleurs: taisez-vous alors, a répondu la Philosophie: tous ces vains discours d'appareil qui ne contiennent que des phrases, sont comme le feu de la St. Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins besoin de se chauffer; il ne cause aucun plaisir, & il n'en reste pas même la cendre.

Que toute la France lise de bons livres. Mais malgré les progrès de l'esprit humain on lit très-peu; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'instruire, la plûpart lisent très-mal. Mes voisins & mes voisines jouent après dîner un jeu Anglais que j'ai beaucoup

de peine à prononcer, car on l'appelle Wisk. Plusieurs bons bourgeois, plusieurs grosses têtes, qui se croient de bonnes têtes, vous disent avec un air d'importance, que les livres ne sont bons à rien. Mais, Messieurs les Welches, savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres ? savez-vous que l'Ordonnance civile, le Code militaire & l'Evangile sont des livres dont vous dépendez continuellement ? Lisez, éclairez-vous, ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame, la conversation la dissipe, le jeu la resserre. J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus; mais si jamais je fais une petite fortune, j'acheterai des livres chez Marc-Michel Rey.

DE LA VÉROLE.

L'Homme aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis des soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne savait pas qu'ailleurs l'amour

pût être infecté d'un poison destructeur ; que les générations fussent attaquées dans leur germe, & que la nature se contredisant elle-même pût rendre la tendresse horrible, & le plaisir affreux ; on se livrait à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent, & tout changea.

Deux Lieutenans, l'Aumônier du régiment, un caporal, & un soldat de recrue qui sortait du séminaire, suffirent pour empoisonner douze villages en moins de trois mois. Deux cousines de l'homme aux quarante écus se virent couvertes de pustules calleuses ; leurs beaux cheveux tombèrent ; leur voix devint rauque ; les paupières de leurs yeux fixes & éteints se changèrent d'une couleur livide, & ne se fermèrent plus pour laisser entrer le repos dans des membres disloqués qu'une carie secrette commençait à ronger comme ceux de l'arabe Job, quoique Job n'eût jamais eu cette maladie.

Le Chirurgien major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la Cour pour guérir toutes les filles du pays. Le Ministre de la guerre toujours porté d'inclination à soulager le beau

ſexe, envoya une recrue de fraters, qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus liſait alors l'hiſtoire philoſophique de Candide, traduite de l'allemand du Docteur Ralph, qui prouve évidemment que tout eſt bien, & qu'il était abſolument *impoſſible* dans le meilleur des mondes *poſſible*, que la vérole, la peſte, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence & l'inquiſition, n'entraſſent dans la compoſition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme roi des animaux, & image de Dieu, auquel on voit bien qu'il reſſemble comme deux gouttes d'eau.

Il liſait dans l'hiſtoire véritable de Candide, que le fameux docteur Pangloſs avait perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas! dit-il, mes deux couſines, mes deux pauvres couſines feront-elles borgnes ou borgneſſes & eſſorillées? Non, lui dit le Major conſolateur; les Allemands ont la main lourde, mais nous autres nous guériſſons les filles promptement, ſûrement & agréablement.

En effet, les deux jolies couſines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un

balon pendant ſix ſemaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi pied, & pour mourir de la poitrine au bout de ſix mois.

Pendant l'opération le Couſin & le Chirurgien major raiſonnèrent ainſi.

L'Homme aux quarante écus.

Eſt-il poſſible, Monſieur, que la nature ait attaché de ſi épouvantables tourmens à un plaiſir ſi néceſſaire? tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de riſque à faire un enfant qu'à tuer un homme? Serait-il vrai au moins pour notre conſolation que ce fléau diminue un peu ſur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour?

Le Chirurgien major.

Au contraire, il ſe répand de plus en plus dans toute l'Europe Chrétienne; il s'eſt étendu juſqu'en Sibérie; j'en ai vu mourir plus de cinquante perſonnes, & ſur-tout un grand Général d'armée & un Miniſtre d'Etat fort ſage. Peu de poitrines faibles réſiſtent à la maladie & au remède. Les deux ſœurs, la petite & la groſſe, ſe ſont liguées encore plus que les Moines pour détruire le genre humain.

L'Homme aux quarante écus.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

Le Chirurgien.

Ni la petite, ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

L'Homme aux quarante écus.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

Le Chirurgien.

Je n'en ai jamais douté ; elles éprouvent bien moins de maladies que nous ; leur inſtinct eſt bien plus sûr que notre raiſon ; jamais ni le paſſé ni l'avenir ne les tourmentent.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez été Chirurgien d'un Ambaſſadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Conſtantinople ?

Le Chirurgien.

Les Francs l'ont apportée dans le fauxbourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un Capucin qui en était mangé comme Pangloſs ;

mais elle n'eſt point parvenue dans la ville; les Francs n'y couchent preſque jamais. Il n'y a preſque point de filles publiques dans cette ville immenſe. Chaque homme riche a des femmes ou des eſclaves de Circaſſie, toujours gardées, toujours ſurveillées, dont la beauté ne peut être dangereuſe. Les Turcs appellent la vérole le mal chrétien; & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompenſe ils ont la peſte, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne ſe donnent jamais la peine de prévenir.

L'Homme aux quarante écus.

En quel temps croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe?

Le Chirurgien.

Au retour du premier voyage de Chriſtophe Colomb chez des peuples innocens qui ne connaiſſaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations ſimples & juſtes étaient attaquées de ce mal de temps immémorial, comme la lèpre régnait chez les Arabes & chez les Juifs, & la peſte chez les Egyptiens. Le premier fruit que les Eſpagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde

fut la vérole; elle se répandit plus promptement que l'argent du Mexique qui ne circula que longtemps après en Europe. La raison en est que dans toutes les villes il y avait alors de belles maisons publiques appelées bordels, établies par l'autorité des Souverains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portèrent le venin dans ces maisons privilégiées, d'où les Princes & les Evêques tiraient les filles qui leur étaient nécessaires. On a remarqué qu'à Constance il y avait eu sept cens dix-huit filles pour le service du Concile qui fit brûler si dévotement Jean Hus & Jérôme de Prague.

On peut juger par ce seul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier Seigneur qui en mourut fut l'illustrissime & révérendissime Evêque & Vice-Roi de Hongrie en 1499, que Bartolomeo Montanagua, grand médecin de Padoue, ne put guérir. Gualtieri assure que l'Archevêque de Mayence, *Bertold de Henneberg, attaqué de la grosse vérole rendit son ame à Dieu en 1504.* On sait que notre Roi, François I, en mourut. Henri III la prit à Vénise; mais le Jacobin Jacques Clément prévint l'effet de la maladie.

Le Parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris *sous peine de la hart.* Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoises qu'ils étoient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique : & malgré le Parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avait exorcisés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui sur la terre ; mais c'est à quoi malheureusement on ne pensa jamais.

L'Homme aux quarante écus.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans Candide, que parmi nous quand deux armées, de trente mille hommes chacune, marchent ensemble en front de bandiere, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté?

Le Chirurgien.

Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie? Je puis vous jurer que proportion

gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'Homme aux quarante écus.

N'y aurait-il point quelque maniere d'extirper cette contagion qui désole l'Europe? On a déjà tâché d'affaiblir le poison d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter sur l'autre?

Le Chirurgien.

Il n'y aurait qu'un seul moyen, c'est que tous les Princes de l'Europe se liguassent ensemble comme dans les temps de Godefroi de Bouillon. Certainement une croisade contre la vérole serait beaucoup plus raisonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois si malheureusement contre Saladin, Melecsala & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à son voisin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts, car la guerre & la vérole font ma fortune; mais il faut être homme avant d'être Chirurgien major.

C'est

C'est ainsi que l'homme aux quarante écus se formait, comme on dit, l'esprit & le cœur. Non-seulement il hérita de ses deux cousines qui moururent en six mois; mais il eut encore la succession d'un parent fort éloigné qui avait été sous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraissé en mettant les soldats blessés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu se marier; il avait un assez joli sérail. Il ne reconnut aucun de ses parens, vécut dans la crapule, & mourut à Paris d'indigestion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'Etat.

Notre nouveau philosophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de son parent. D'abord les fermiers du domaine le lui disputèrent. Il eut le bonheur de gagner son procès, & la générosité de donner aux pauvres de son canton qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi il se mit à satisfaire sa grande passion d'avoir une bibliothéque.

Il lisait tous les matins, faisait des extraits, & le soir il consultait les savans pour savoir en quelle langue le serpent avait parlé à notre

bonne mère ; si l'ame est dans le corps calleux ou dans la glande pinéale ; si St. Pierre avait demeuré vingt-cinq ans à Rome ; quelle différence spécifique est entre un trône & une domination ; & pourquoi les Nègres ont le nez épaté ? D'ailleurs il se proposa de ne jamais gouverner l'Etat, & de ne faire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelait Monsieur André, c'était son nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie & à ses qualités tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien domaine de quatre arpens. Son fils sera bientôt en âge d'aller au collége, mais il veut qu'il aille au collége d'Harcourt & non à celui de Mazarin, à cause du Professeur Cogé qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un Professeur de collége fasse des libelles.

Madame André lui a donné une fille fort jolie, qu'il espère marier à un Conseiller de la Cour des Aides, pourvu que ce magistrat n'ait pas la maladie que le Chirurgien major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

GRAN-

GRANDE QUERELLE.

PEndant le féjour de Monfieur André à Paris, il y avait une querelle importante. Il s'agiffait de favoir fi Marc Antonin était un honnête homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il reffufcitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de Marc Antonin. Ils difaient: Antonin a toujours été jufte, fobre, chafte, bienfaifant. Il eft vrai qu'il n'a pas en paradis une place auffi belle que St. Antoine, car il faut des proportions comme nous l'avons vu. Mais certainement l'ame de l'Empereur Antonin n'eft point à la broche dans l'enfer. Si elle eft en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des Meffes pour lui. Les Jéfuites n'ont plus rien à faire, qu'ils difent trois mille Meffes pour le repos de l'ame de Marc Antonin; ils y gagneront, à quinze fous la piece, deux mille deux cens cinquante livres. D'ailleurs, on doit du refpect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adverſaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune compoſition à Marc Antonin ; qu'il était un hérétique ; que les Carpocratiens & les Aloges n'étaient pas ſi méchans que lui ; qu'il était mort ſans confeſſion ; qu'il fallait faire un exemple ; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux Empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perſe, de Turquie & de Maroc, aux Rois d'Angleterre, de Suéde, de Danemarck, de Pruſſe, aux Stathouder de Hollande, & aux Envoyés du Canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confeſſe que l'Empereur Marc Antonin ; & qu'enfin c'eſt un plaiſir indicible de donner des décrets contre des Souverains morts, quand on ne peut en lancer contr'eux de leur vivant, de peur de perdre ſes oreilles.

La querelle devint auſſi ſérieuſe que le fut autrefois celle des Urſulines & des Annonciades, qui diſputèrent à qui porterait plus longtemps des œufs à la coque entre les feſſes, ſans les caſſer. On craignit un ſchiſme comme du temps des cens & un compte de ma mère l'oye, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'eſt une choſe

bien épouvantable qu'un ſchiſme, cela ſignifie diviſion dans les opinions, & juſqu'à ce moment fatal, tous les hommes avaient penſé de même.

Monſieur André, qui eſt un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à ſouper. C'eſt un des bons convives que nous ayons; ſon humeur eſt douce & vive, ſa gaieté n'eſt point bruyante; il eſt facile & ouvert; il n'a point cette ſorte d'eſprit qui ſemble vouloir étouffer celui des autres; l'autorité qu'il ſe concilie n'eſt dûe qu'à ſes graces, à ſa modération, & à une phyſionomie ronde qui eſt tout-à-fait perſuaſive. Il aurait fait ſouper gaiement enſemble un Corſe & un Génois, un Repréſentant de Genève & un Négatif, le Muphti & un Archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les diſputans ſe portaient, en détournant la converſation, & en faiſant un compte très-agréable, qui réjouit également les damnans & les damnés. Enfin, quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit ſigner que l'ame de l'Empereur Marc Antonin reſterait *in ſtatu quo*, c'eſt-à-dire, je ne ſais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des Docteurs s'en retournèrent

dans leurs limbes paisiblement après le souper : tout fut tranquille. Cet accomodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus ; & toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis : *Messieurs, allez souper chez Monsieur André.*

Je connais deux factions acharnées, qui faute d'avoir été souper chez Monsieur André, se sont attirées de grands malheurs.

SCELERAT CHASSÉ.

LA réputation qu'avait acquise M. André d'appaiser les querelles en donnant de bons soupers, lui attira la semaine passée une singulière visite. Un homme noir, assez mal mis, le dos voûté, la tête panchée sur une épaule, l'œil hagard, les mains fort sales, vint le conjurer de lui donner à souper avec ses ennemis.

Quels sont vos ennemis, lui dit Monsieur André, & qui êtes-vous ? Hélas ! dit-il, j'avoue, Monsieur, qu'on me prend pour un de

ces maroufles qui font des libelles pour gagner du pain, & qui crient Dieu, Dieu, Dieu, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accufe d'avoir calomnié les Citoyens les plus véritablement religieux, les plus fincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du Royaume. Il eft vrai, Monfieur, que dans la chaleur de la compofition il échappe fouvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs groffières, des écarts que l'on qualifie de menfonges impudens. Notre zèle eft regardé comme un mélange affreux de friponnerie & de fanatifme. On affure que tandis que nous furprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous fommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui favent lire.

Mes ennemis font les principaux membres des plus illuftres Académies de l'Europe, des Ecrivains honorés, des Citoyens bienfaifans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philofophique.* Je n'avais que de bonnes intentions, mais perfonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préfenté l'ont jeté dans le feu, en me difant

qu'il n'était pas ſeulement anti-raiſonnable, mais anti-chrétien, & très-anti-honnête.

Eh bien, lui dit Monſieur André, imitez ceux à qui vous avez préſenté votre libelle; jetez-le dans le feu, & qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monſieur, dit le Cafard, me réconcilier avec les parens de feu Mr. de Monteſquieu, dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le Révérend Père Rout, qui vint aſſiéger ſes derniers momens & qui fut chaſſé de ſa chambre?

Morbleu, lui dit M. André, il y a longtemps que le Révérend Père Rout eſt mort; allez-vous en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que M. André quand il a affaire à cette eſpèce méchante & ſotte. Il ſentit que le Cafard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite, que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier, pour écrire contr'eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé Rout

de l'appartement du Préſident de Monteſquieu.

On ne peut guère tromper Monſieur André. Plus il était ſimple & naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

LE BON SENS
DE
MONSIEUR ANDRÉ.

COmme le bon ſens de Monſieur André s'eſt fortifié depuis qu'il a une bibliothéque, il vit avec les livres comme avec les hommes; il choiſit, & il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire, & d'agrandir ſon ame pour un écu ſans ſortir de chez ſoi!

Il ſe félicite d'être né dans un temps où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'âge où je vis était celui du Jéſuite Garaſſe, du Jéſuite Guignard, ou du Docteur Boucher, du Docteur Aubri, du Docteur Guinceſter, ou du temps que l'on condamnait aux galères ceux

qui écrivaient contre les cathégories d'Aristote !

La misère avait affaibli les ressorts de l'ame de M. André, le bien-être leur a rendu leur élasticité. Il y a mille Andrés dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il est aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & sur-tout des progrès de l'esprit humain.

Il me semble, me disait-il mardi dernier, que la raison voyage à petites journées du nord au midi, avec ses deux intimes amies l'expérience & la tolérance; l'agriculture & le commerce l'accompagnent. Elle s'est présentée en Italie, mais la Congrégation de l'Indice l'a repoussée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer secrétement quelques-uns de ses facteurs qui ne laissent pas de faire du bien. Encore quelques années, & le pays des Scipions ne sera plus celui de arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y soit premier ministre.

Quand elle s'eſt préſentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groſſes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ſtupides & étonnés. Ils lui ont dit : Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaiſſons pas. Meſſieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez & vous m'aimerez. Je ſuis très-bien reçue à Berlin, à Moſcou, à Copenhague, à Stokolm. Il y a longtemps que par le crédit de Loke, de Gordon, de Trenchard, de Mylord Shaftsburi & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je ſuis la fille du temps, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a paſſé ſur les frontières de l'Eſpagne & du Portugal, elle a béni Dieu de voir que les bûchers de l'Inquiſition n'étaient plus ſi ſouvent allumés ; elle a eſpéré beaucoup en voyant chaſſer les Jéſuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays de renards, on ne le laiſſe expoſé aux loups.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Veniſe, & qu'elle ſéjournera dans le Royaume de Naples, malgré toutes les

liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un ſecret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui ſont embarraſſés, je ne ſais comment, dans ceux d'une thiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin, la converſation de Monſieur André me réjouit beaucoup; & plus je le vois, plus je l'aime.

D'UN BON SOUPER

CHEZ

MONSIEUR ANDRÉ.

NOus ſoupâmes hier enſemble avec un Docteur de Sorbonne, Mr. Pinto célébre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambaſſadeur Batave, le ſecrétaire de Mr. le prince Galitzin du rite Grec, un capitaine Suiſſe Calviniſte, deux philoſophes & trois dames d'eſprit.

Le ſouper fut fort long; & cependant on

ne disputa pas plus sur la religion, que si aucun des convives n'en avait jamais eu ; tant il faut avouer que nous sommes devenus polis ; tant on craint à souper de contrister ses frères. Il n'en est pas ainsi du régent Cogé, & de l'ex-jésuite Nonotte & de l'ex-jésuite Patouillet, & de l'ex-jésuite Rotalier, & de tous les animaux de cette espèce. Ces croquans-là vous disent plus de sottises dans une brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choses agréables & instructives dans un souper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils n'oseraient dire en face à personne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La conversation roula d'abord sur une plaisanterie des Lettres Persanes, dans laquelle on répéte, d'après plusieurs graves personnages, que le monde va non-seulement en empirant, mais en se dépeuplant tous les jours ; de sorte que si le proverbe, *plus on est de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire sera incessamment banni de la terre.

Le docteur de Sorbonne assura qu'en effet le monde était réduit presque à rien. Il cita le pere Pétau, qui démontre qu'en moins de

trois cens ans un ſeul des fils de Noé (je ne ſais ſi c'eſt Sem ou Japhet) avait procréé de ſon corps une ſérie d'enfans, qui ſe montait à ſix cens vingt-trois milliards, ſix cens douze millions, trois cens cinquante-huit mille fidèles, l'an 285 après le déluge univerſel.

Monſieur André demanda pourquoi du temps de Philippe le Bel, c'eſt-à-dire, environ trois cens ans après Hugues Capet, il n'y avait pas ſix cens vingt-trois milliards de princes de la maiſon royale? c'eſt que la foi eſt diminuée, dit le Docteur de Sorbonne.

On parla beaucoup de Thèbes aux cent portes, & du million de ſoldats qui ſortaient par ces portes, avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, ſerrez, diſait Mr. André, je ſoupçonne, depuis que je me ſuis mis à lire, que le même génie qui a écrit Gargantua, écrivait autrefois toutes les hiſtoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babylone, Ninive, Troye, Seleucie étaient des grandes Villes & n'exiſtent plus. Cela eſt vrai, répondit le Sécretaire de Mr. le Prince Galitzin. Mais Moſcou, Conſtantinople, Londres, Paris, Amſterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les

villes de France, d'Allemagne, d'Espagne & du Nord, étaient alors des déserts.

Le Capitaine Suisse, homme très-instruit, nous avoua que quand ses ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer, comme de raison, d'un pays plus agréable, César qui vit de ses yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il se montait à trois cens soixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfans & les femmes. Aujourd'hui le seul canton de Berne possede autant d'habitans; il n'est pas tout-à-fait la moitié de la Suisse; & je puis vous assurer que les treize cantons ont au delà de sept cens vingt mille ames, en comptant les natifs qui servent ou qui négocient en pays étrangers. Après cela, Messieurs les Savans, faites des calculs & des systêmes, ils seront aussi faux les uns que les autres.

Ensuite on agita la question, si les Bourgeois de Rome du temps des Césars étaient plus riches que les Bourgeois de Paris du temps de M. Silhouette.

Ah! ceci me regarde, dit M. André. J'ai été longtemps l'homme aux quarante écus; je crois bien que les Citoyens Romains en

avaient davantage. Ces illustres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux pays de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. Ils vivaient fort splendidement du fruit de leurs rapines; mais enfin il y avait des gueux à Rome. Et je suis persuadé que parmi ces vainqueurs du monde il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez-vous bien, lui dit un Savant de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, que Lucullus dépensait à chaque souper qu'il donnait dans le salon d'Apollon, trente-neuf mille trois cens soixante & douze livres treize sous de notre monnoie courante; mais qu'Atticus, le célébre Epicurien Atticus, ne dépensait pas par mois pour sa table au-delà de deux cens trente livres tournois.

Si cela est, dis-je, il était digne de présider à la confrérie de la lésine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans Florus cette incroyable anecdote; mais apparemment que Florus n'avait jamais soupé chez Atticus, ou que son texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les Copistes. Jamais Florus ne me fera croire que l'ami de César & de Pompée, de Ciceron & d'Antoine, qui man-

mangeait souvent chez lui, en fut quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Madame André prenant la parole, dit au Savant que s'il voulait défrayer sa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaisir.

Je suis persuadé que cette soirée de M. André valait bien un mois d'Atticus. Et les Dames doutèrent fort que les soupers de Rome fussent plus agréables que ceux de Paris. La conversation fut très-gaie, quoiqu'un peu savante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'histoire scandaleuse du jour.

La question du luxe fut traitée à fond. On demanda si c'était le luxe qui avait détruit l'Empire Romain, & il fut prouvé que les deux Empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverse & par les Moines. En effet, quand Alaric prit Rome, on n'était occupé que de disputes théologiques; & quand Mahomet II prit Constantinople, les Moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Tabor qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos Savans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'eſt que ces deux grands Empires ſont anéantis, & que les ouvrages de Virgile, d'Horace & d'Ovide ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiècle d'Auguſte au ſiècle de Louis XIV. Une Dame demanda pourquoi, avec beaucoup d'eſprit, on ne faiſait plus guères aujourd'hui d'ouvrage de génie.

Monſieur André répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait dans le ſiècle paſſé. Cette idée était finie & pourtant vraie; elle fut approfondie. Enſuite on tomba rudement ſur un Ecoſſais qui s'eſt aviſé de donner de règles de goût, & de critiquer les plus admirables endroits de Racine, ſans ſavoir le Français (*). On traita encore plus ſévérement un Italien, nommé Dénina, qui a dénigré *l'Eſprit des Lois* ſans

(*) Ce M. Home, grand Juge d'Ecoſſe, enſeigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec eſprit : & voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la tragédie de Henri IV, du divin Shakeſpear. Le divin Shakeſpear introduit Mylord Falſtaf, chef de Juſtice, qui vient de prendre priſonnier le Chevalier Jean Coleville & qui le préſente au Roi.

„Sire, le voilà, je vous le livre, je ſupplie votre gra-
„ ce de faire enrégîtrer ce fait d'armes parmi les autres
„ de cette journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une
„ balade avec mon portrait à la tête; on verra Coleville
„ me baiſant les pieds. Voilà ce que je ferai ſi vous ne
„ ren-

ſans le comprendre, & qui ſur-tout a cenſuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit ſouvenir du mépris affecté que Boileau étalait pour le Taſſe. Quelqu'un des convives avança que le Taſſe avec ſes défauts était autant au-deſſus d'Homère, que Monteſquieu avec ſes défauts encore plus grands, eſt au-deſſus du fatras de Grotius. On s'éleva contre ces mauvaiſes critiques dictées par la haine nationale & le préjugé. Le Signor Dénina fut traité comme il le méritait, & comme les pédans le ſont par les gens d'eſprit.

On remarqua ſur-tout avec beaucoup de ſagacité, que la plupart des ouvrages littéraires du ſiècle préſent, ainſi que les converſations, roulent ſur l'examen des chefs-d'œuvres du dernier ſiècle. Notre mérite eſt de diſcuter

H ij ſur

„ rendez pas ma gloire auſſi brillante qu'une pièce de „ deux ſous dorée. Et alors vous me verrez dans le „ clair ciel de la renommée ternir votre ſplendeur com- „ me la pleine lune efface les charbons éteints de l'élé- „ ment de l'air, qui ne paraiſſent autour d'elle que „ comme des têtes d'épingles.

C'eſt cet abſurde & abominable galimatias très-fréquent dans le divin Shakeſpear, que M. Jean Home propoſe pour le modèle du bon goût & de l'eſprit dans la tragédie. Mais en récompenſe, M. Home trouve l'Iphigénie & la Phédre de Racine extrêmement ridicules.

ſur leur mérite. Nous ſommes comme des enfans déshérités qui ſont le compte du bien de leurs pères. On avoua que la Philoſophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue & le ſtyle s'étaient un peu corrompus.

C'eſt le ſort de toutes les converſations, de paſſer d'un ſujet à un autre. Tous ces objets de curioſité, de ſcience & de goût, diſparurent bientôt devant le grand ſpectacle que l'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écraſée, & d'établir la liberté de conſcience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais l'Empire Romain. Ce ſervice rendu au genre humain, cet exemple donné à tant de Cours qui ſe croient politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la ſanté de l'Impératrice, du Roi Philoſophe, & du Primat Philoſophe, & on leur ſouhaita beaucoup d'imitateurs. Le Docteur de Sorbonne même les admira; car il y a quelques gens de bon ſens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'eſprit chez les Béotiens.

Le Secrétaire Ruſſe nous étonna par le récit

de tous les grands établiſſemens qu'on faiſait en Ruſſie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'hiſtoire de Charles XII, qui a paſſé ſa vie à détruire, que celle de Pierre le Grand qui a conſumé la ſienne à créer. Nous conclûmes que la faibleſſe & la frivolité ſont la cauſe de cette préférence ; que Charles XII fut le Dom Quichote du Nord, & que Pierre en fut le Solon ; que les eſprits ſuperficiels préférent l'héroïſme extravagant aux grandes vues d'un Légiſlateur : que les détails de la fondation d'une ville leur plaiſent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ſes ſeuls domeſtiques ; & qu'enfin, la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuſer que s'inſtruire. De-là vient que cent femmes liſent les mille & une nuit, contre une qui lit deux chapitres de Locke.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont je me ſouviendrai longtemps ! Il fallut bien enfin dire un mot des Acteurs & des Actrices, ſujet éternel des entretiens de table de Verſailles & de Paris. On convint qu'un bon Déclamateur était auſſi rare qu'un bon Poëte. Le ſouper finit par une chanſon très-jolie qu'un

des convives fit pour les Dames. Pour moi j'avoue que le banquet de Platon ne m'aurait pas fait plus de plaisir que celui de Monsieur & de Madame André.

Nos petits Maîtres & nos petites Maîtresses s'y feraient ennuyés sans doute; ils prétendent être la bonne compagnie; mais ni Monsieur André ni moi ne soupons jamais avec cette bonne compagnie-là.

FIN.

TABLE